

## LE MALHEUREUX POLI. CIORAN ET LES AVANTAGES DE L'EXIL

MIHAELA-GENȚIANA STĂNIȘOR\*

« Au contact des Français, on apprend à être malheureux gentiment. »<sup>1</sup>

**Abstract.** Exile is one of the fundamental themes approached by authors who have chosen to live far from their family, their nations, their roots, their languages. Among them Cioran is a particular case. Determined by historical conditions, that is by an exterior motive, his *uprootedness* was followed by an ontological *rupture* voluntarily assumed and by a *rooting* in a strange French idiom. His linguistic radicalism could not have been without repercussions on his being, with the consequence of forging a new identity. His linguistic quest is provoked and maintained by what we will call a *scriptural uprooting*. He is obliged to cut his ties with his being and his linguistic matrix in order to build new ones in French. It is this process of transfiguration that Cioran is going to give voice to in his essay, *Avantages de l'exil* [Advantages of Exile] (in *La Tentation d'exister* [The Temptation to Exist], 1956).

**Keywords:** language; word; me/le moi; writing; alterity; rooting; uprooting.

### QUELQUES PRÉMISSSES

L'exil est l'un des thèmes fondamentaux de tout auteur qui a choisi de vivre loin de sa nation, de ses racines, des siens, de sa langue. Toutefois, à cet égard Cioran est un cas particulier, unique peut-être. Son *déracinement*, imposé par les conditions historiques, par une interdiction extérieure à lui, suivi d'une *rupture* ontologique assumée, et d'un *enracinement* dans un idiome étranger, le français, semble définitif. Il s'exprime dans son refus de revenir à sa langue natale, même dans sa vie quotidienne, même dans les contacts avec les siens ou avec les

Mihaela-Gențiana Stănișor ✉  
Université « Lucian Blaga » de Sibiu

<sup>1</sup> Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, in *Œuvres*, édition établie, présentée et annotée par Nicolas Cavaillès avec la collaboration d'Aurélien Demars, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2011, p. 204.

Roumains qui lui rendaient visite à Paris, où il arrive en 1937, avec une bourse offerte par l'Institut français de Bucarest, après avoir été, pendant une année, professeur de philosophie au lycée « Andrei Șaguna » de Brașov. C'est le seul métier qu'il a pratiqué durant toute sa vie. En 1937, juste avant son départ pour la France, paraît en Roumanie son quatrième livre, *Lacrimi și sfinți* [*Des larmes et des saints*] (après *Pe culmile disperării* [*Sur les cimes du désespoir*], 1934, *Cartea amăgirilor* [*Le Livre des leurres*], 1936, *Schimbarea la față a României* [*Transfiguration de la Roumanie*], 1936). Réussissant à prolonger sa bourse jusqu'en 1944, il reste à Paris, où il écrit, dans les années 1938–1939, *Amurgul gândurilor* [*Crépuscule des pensées*<sup>2</sup>], suivi de *Îndreptar pătimăș* [*Bréviaire des vaincus*<sup>3</sup>] (des notes consignées jusqu'en 1944). En 1942, il termine son essai *Despre Franța* [*De la France*<sup>4</sup>], écrit en roumain, traduit en français et publié en 2009, et édité en Roumanie seulement en 2011. En 1947, Cioran achève un manuscrit intitulé *Exercices négatifs* qu'il avoue avoir réécrit quatre fois<sup>5</sup> et qui finira par devenir le *Précis de décomposition*, publié chez Gallimard, en 1949. Il décide alors d'écrire uniquement en français.<sup>6</sup> Son radicalisme linguistique (qui se traduit par son exil volontaire dans la langue française) ne pourrait pas ne pas influencer sur son être, en lui forgeant une autre identité. En pratiquant l'écriture en français, Cioran s'efforce de (se) communiquer dans des mots qui sont étrangers à son être intime, abordés d'une manière réflexive et critique. Chez Cioran, l'exil dans l'espace (à Paris) et dans la langue française intensifie ce qu'il considère comme l'exil fondamental, celui de l'apatride métaphysique, du penseur organique, viscéral. Sa quête linguistique est provoquée et entretenue par ce que nous appellerons une *déracination scripturale*. Il doit rompre les liens avec son être et son habitat linguistique d'origine pour se trouver et se modeler d'autres identités dans la langue française. Sa quête linguistique est donc doublée d'une quête identitaire. En changeant de mot, il change de moi.

Ce processus de transition et de « transfiguration », Cioran le poétise dans son essai « Avantages de l'exil » (dans *La Tentation d'exister*, 1956). Il y fait l'inventaire des difficultés auxquelles se voit confronter l'écrivain en exil, loin des siens (de ses racines) et de son public d'origine (sa nation), de son intimité et de ses

<sup>2</sup> Cioran, *Le Crépuscule des pensées*, Paris, L'Herne, 1991.

<sup>3</sup> Cioran, *Bréviaire des vaincus*, Paris, Gallimard, 1993, suivi de *Bréviaire des vaincus II*, Paris, L'Herne, 2011.

<sup>4</sup> Cioran, *De la France*, Paris, L'Herne, 2009.

<sup>5</sup> C'est le livre qui consacre Cioran comme un *passer* dans l'acception que Henri Meschonnic accorde à ce mot, c'est-à-dire le stade final de sa propre réécriture, de son propre travail de faire passer sa pensée et les mots qui l'expriment : « *Passeur* est une métaphore complaisante. Ce qui importe n'est pas de faire passer. Mais dans quel état arrive ce qu'on a transporté de l'autre côté. Dans l'autre langue. » In *Poétique du traduire*, Paris, Verdier, 1999, p. 17. Cioran utilisait d'ailleurs cette expression : « Ça ne passe pas en français... ».

<sup>6</sup> Dans son exil parisien et dans sa seconde vie française, il publiera neuf livres, tous chez Gallimard : *Syllogismes de l'amertume* (1952), *La Tentation d'exister* (1956), *Histoire et utopie* (1960), *La Chute dans le temps* (1964), *Le Mauvais Démon* (1969), *De l'inconvénient d'être né* (1973), *Écartèlement* (1979), *Exercices d'admiration. Essais et portraits* (1986), *Aveux et anathèmes* (1987).

mots. Il y analyse le sort d'une langue mineure, du poète et du prosateur roumains arrivés dans une grande culture et dans une langue différente de la leur, une langue plus contraignante, plus rigoureuse, plus précieuse (au niveau stylistique), dont ils ne sentent pas les mots *intimement* (car ils ne sont pas *enracinés* dans leur être), ce qui les oblige à les chercher initiatiquement, lucidement, méthodiquement, à l'aide de dictionnaires et de lectures permanentes et acharnées. Le texte « Avantages de l'exil » est placé entre « Petite théorie du destin » et « Un peuple de solitaires ». Ces trois essais abordent des notions interdépendantes qui marquent, d'une certaine façon, un *crescendo* symbolique : « destin », « exil », « solitude » : le destin qui mène à l'exil comme forme suprême de solitude. Nous nous limiterons ici à l'analyse de ces « avantages », titre intrigant, paradoxal puisque on s'attendrait plutôt à lire un texte consacré aux « désavantages » de l'exil, les connotations du mot étant négatives.

Cioran décrit avec lucidité les entreprises des écrivains déracinés, poètes et prosateurs, leurs choix existentiels et littéraires une fois qu'ils sont fixés dans un autre pays, dans une autre culture, dans une autre langue et, ontologiquement, dans un autre moi. Car, nous dit-il avec fermeté : « On n'habite pas un pays, on habite une langue. Une patrie, c'est cela et rien d'autre. »<sup>7</sup>

### LE SENTIMENT D'ÊTRE COINCÉ

C'est dans *Écartèlement*, plus précisément dans le chapitre intitulé « Ébauches de vertige », que nous lisons ce dicton de Cioran, court et percutant à la manière des moralistes français : « Être, c'est être coincé. »<sup>8</sup> Au-delà d'une répétition du même verbe fondamental, « être », qui a une valeur de mise en abîme ontologique, le philosophe pulvérise (ou bien modélise) sa vision, en plaçant l'existence sous le signe d'un blocage, d'une pression et d'un malaise. Ce sentiment d'« être coincé », nous l'associons au sentiment de l'exil, de l'étrangeté de vivre loin de son pays. L'exilé est un apatride selon un topos qu'il s'impose à lui-même. Être signifie donc être en exil, un exil à la fois géographique et ontologique. À une première sensation d'égarement dans le monde, d'étrangeté d'exister que Cioran a certainement connue en Roumanie aussi, après avoir quitté Coasta Boacii, qui représentait le paradis pour lui, s'ajoutent, une fois qu'il a pris la décision de rester en France et d'écrire exclusivement en français, l'altérité géographique, le déracinement et la déroute : « L'exil de la patrie se double rapidement d'un sentiment d'exil de la Nature qui se présente comme une forme d'entité sacrée. Le héros ressent une grande nostalgie et le désir de retour à cette pureté originelle. »<sup>9</sup> Cioran connaîtra d'abord l'exil de la

<sup>7</sup> Cioran, *Aveux et anathèmes*, in *Œuvres*, p. 1031.

<sup>8</sup> Cioran, *Écartèlement*, in *Œuvres*, p. 918.

<sup>9</sup> Stéphane Cermakian, *Poétique de l'exil. Friedrich Hölderlin, Arthur Rimbaud et Nigoghos Sarafian*, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 53.

nature, de son village natal, repère essentiel de son bonheur d'être au monde. Mais, chez lui, la nostalgie devient tolérable grâce à cette distanciation spatiale. C'est-à-dire qu'elle se littératurise ; le topos devient une forme de retour idéal, relevé par la force de l'imagination poétique. Aux questions « La langue est-elle un refuge pour l'exilé ? Est-elle un lieu à conquérir ? », <sup>10</sup> Cioran répond par l'affirmative et avec conviction. Il envisage donc « un exil à la fois *de* la langue et *dans* la langue. » <sup>11</sup> Certainement, pour Cioran, le renoncement au roumain représente le détachement voulu pour mieux accueillir en lui cette autre langue, l'adopter, la *faire exister* <sup>12</sup> en lui. Dans cette démarche radicale, il en vient à ressentir « le complexe du métèque » dont il parle dans l'« Entretien avec Jean-François Duval » : « Et je me suis rendu compte que je ne pouvais pas me permettre de publier le premier jet, le premier jet qui est véritable. Ce n'était pas possible ! En roumain, il n'y avait pas cette exigence de clarté, de netteté, et je comprenais qu'en français il fallait être net. J'ai commencé à avoir le complexe du métèque, le type qui écrit dans une langue qui n'est pas la sienne. » <sup>13</sup>

Toute forme d'exil (spatial ou temporel, extérieur ou intérieur, et surtout linguistique) induit ce sentiment d'« être coincé », de ne pas être capable d'échapper à cet inconvénient *ontologique*. <sup>14</sup> Dans son *fragmentarium*, Cioran considère la naissance même comme un « inconvénient », car l'être est voué à l'attente de la mort, à la dérision, à la perte de soi. La vie n'est en fin de compte qu'un *mourir* quotidien, expression suprême de l'exil.

Cioran est un citoyen universel et, en même temps, de nulle part dans la mesure où son sentiment d'exil est fortement lié à une incapacité foncière de se sentir quelque part chez lui. Ce n'est que ce sentiment d'être étranger à soi-même qui le pousse vers le prolongement permanent de *l'agonie d'être en vie*, suivie de *la consternation* et de *la lassitude*, trois sentiments qu'il explicite dans son écriture fragmentaire, par la lamentation ou la contradiction. La première est à la base de ses écrits roumains, plus intimes et plus ouverts au sentimentalisme pur ; la seconde devient le principe de construction non seulement de l'être et du moi, mais aussi du texte : « J'aime me contredire jusqu'à la démence ; non, il ne s'agit pas d'un goût, mais d'une fatalité : je ne puis faire autrement. » <sup>15</sup> ou bien « Dieu même ne saurait mettre un terme à mes contradictions. », <sup>16</sup> ou encore « Toutes mes contradictions viennent de ce qu'on ne peut aimer la vie plus que je ne l'aime, ni ressentir en même temps et d'une manière presque ininterrompue un sentiment d'inappartenance,

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 47.

<sup>11</sup> *Ibidem*.

<sup>12</sup> Le roumain possède un mot qui exprime plus intimement mais aussi philosophiquement cette démarche cioranienne : « *a înființa* », mot composé de « en » + « l'être », difficile à traduire en un seul mot. *Instaurer dans l'être*.

<sup>13</sup> Cioran, « Entretien avec Jean-François Duval », in *Entretiens*, Paris, Gallimard, 1995, p. 43.

<sup>14</sup> Ontologique et topologique.

<sup>15</sup> Cioran, *Cahiers 1957-1972*. Avant-propos de Simone Boué, Paris, Gallimard, 1997, p. 209.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 26.

d'exil, et d'abandon. Je suis comme un goinfre qui perdrait l'appétit à force de penser à l'inanition. »<sup>17</sup> Cioran envisage une succession de trois dimensions de ce même sentiment d'être étranger à tout : l'inappartenance, l'exil et l'abandon. La dernière pourrait bien être vue comme une conséquence des deux premières : n'avoir pas de centre existentiel ou de racines et trouver ce centre dans leur absence même et dans le vide qu'elles instaurent dans l'être.

En cet exil de l'écriture, il adopte deux attitudes scripturales : *lancer le mot*, (le propre de son écriture roumaine) ; et *polir le sens* (la spécificité de son écriture française). Ce n'est que le processus lucide et douloureux du déracinement, de l'exil auto-imposé, de la rupture avec son pays et avec tout ce qui, de son pays, aurait encore pu vibrer en lui. Il n'y a pas, pour Cioran, d'implantation dans un paysage car il incarne l'étranger absolu, celui sans racines, sans nation. Son exil, son déracinement, sa déracination sont les prolongements de l'étrangeté d'être (au monde, soi-même, autre). L'enracinement qui se produit par l'écriture est de nature linguistique. Son « Lieu » de prédilection devient la langue française qui l'autochtonise : « L'implantation dans un paysage, l'attachement au *Lieu*, sans lequel l'univers deviendrait insignifiant et existerait à peine, c'est la scission même de l'humanité en autochtones et en étrangers. »<sup>18</sup>

### CIORAN : « HAINE DE SA NATION » ET « ADAMISME »<sup>19</sup>

Une petite parenthèse s'impose ici. Cioran a rédigé tout un réquisitoire contre son pays dans son livre *Schimbarea la față a României* où domine ce sentiment ambigu d'amour et de haine. Il semble se détacher de son pays, le haïr à cause de la médiocrité du peuple, et de ses impuissances, plus précisément de sa passivité historique, de son infinie indolence. Vlad Alexandrescu parle, chez Cioran, d'« un lieu d'identité : la haine de la Roumanie »<sup>20</sup> et de cette question qui surgit chez lui : « Comment parvenir à intégrer ce qui se refuse à toute intégration, une parole thématissant le rejet du passé roumain, de tous les résultats de notre être-là-dans-le-temps, parole s'attaquant aux objets de notre histoire, se rendant, par là même, abjecte ? »<sup>21</sup> Comme nous essaierons de le démontrer, Cioran se retira de sa langue et de son pays, en ciblant l'universel d'une autre langue et la dislocation de l'être qui vit en dehors du temps. La haine de la Roumanie est perçue par Alexandrescu

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 130.

<sup>18</sup> Rémi Soulié, *Racination*, Paris, La Nouvelle Librairie, 2022, p. 142.

<sup>19</sup> Nous insisterons sur ces deux sentiments évoqués par Vlad Alexandrescu en relation avec le livre *Schimbarea la față a României* [*Transfiguration de la Roumanie*] et les controverses qu'il a suscitées, dès sa publication en 1936, dans « Un lieu d'identité : la haine de la Roumanie chez E. M. Cioran et H.-R. Patapievici », in Norbert Dodille et Gabriel Liiceanu (éd.), *Lectures de Cioran*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 91–99.

<sup>20</sup> *Ibidem*.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 92.

comme une haine de soi-même. Cioran accuse son pays mais il s'accuse en même temps lui-même : « Par le côté d'accusation, il témoigne d'une révolte contre la parole, contre ce qui parle en chacun de nous, contre la source même de notre voix. »<sup>22</sup> Une fois établi à Paris, Cioran n'a pas de remords d'avoir quitté la Roumanie et d'avoir laissé derrière lui la passivité de ses concitoyens, toujours incapables d'agir historiquement, de produire un changement du destin de leur pays. Il trouvera en France les bénéfiques identitaires de cet exil *de* sa nation, dans le vide ontologique et l'absence de toute nation. Il devient un parfait *heimatlos*. Vlad Alexandrescu associe cette haine au sentiment de « l'adamisme » dont parle Cioran lui-même, et qui signifierait, pour chaque esprit, pour chaque être, partir de zéro. Cioran lance une perspective ontologique qu'il appelle « être adamite » et qu'il définit comme « être obligé d'inaugurer son propre monde. »<sup>23</sup>

La littérature *exilatoire*<sup>24</sup> de Cioran (elle n'est plus, selon nous, une littérature d'instruction comme chez les moralistes français des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles qu'il admirait tant) connaît deux aspects spécifiques : elle est une littérature de confession et une littérature de consolation. Son deuxième aspect, celui de consolation, comporte des éléments « exilés » d'« un marquage roumain » dont parle Hélène Lenz à propos de l'œuvre de Benjamin Fondane, qui lui aussi a opté « pour une expression française hégémonique »<sup>25</sup>, et qui représenterait « les références explicites à une identité roumaine, vécue pour mention ou par procuration dans une remémoration à la fois réelle et auto-fictionnelle des origines. »<sup>26</sup> Toute l'œuvre de Cioran est traversée par des noyaux remémoratifs (ou commémoratifs) roumains, à partir de ses topoï (Râșinari, Sibiu, Bucarest, Coasta Boacii, l'église, le village, le cimetière, etc.) et jusqu'aux figures de sa famille et de ses amis, des paysans ou des collègues. Tout cela fait partie de la mythologie personnelle de Cioran, d'un espace littéraire qui transforme toute figure réelle. C'est par l'écriture en français que la confession devient art de consolation et que Cioran acquiert une « identité scripturale. »<sup>27</sup> Cette écriture exilatoire est le résultat d'un moi usurpatoire, qui préfère « écrire à l'encontre de soi »<sup>28</sup> : « Alors qu'il ne récrivait jamais ses textes en roumain, le

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 95.

<sup>23</sup> Cioran cité par Vlad Alexandrescu in « Un lieu d'identité : la haine de la Roumanie chez E.M. Cioran et H.-R. Patapievici » art. cité, p. 98.

<sup>24</sup> Nous préférons l'adjectif « exilatoire » au mot « exilique » car il surprend mieux la valeur d'activité libératrice ; écrire son exil suppose créer une échappatoire linguistique. L'écriture « exilique » est plutôt marquée par la présence d'un « je ».

<sup>25</sup> Hélène Lenz, « Marquage roumain dans l'œuvre poétique de Benjamin Fondane », in *Écrivains d'expression française de l'Europe de sud-est. Les Écrivains du sud-est européen en quête d'identité*, București, Editura Fundației României de mâine, 2010, p. 202.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 205.

<sup>27</sup> Le syntagme est aussi employé par Paula Angelescu dans son étude « L'acquisition de l'identité scripturale chez Panaït Istrati », in *Écrivains d'expression française de l'Europe de sud-est. Les Écrivains du sud-est européen en quête d'identité*, p. 211.

<sup>28</sup> C'est le sous-titre du livre de Nicolas Cavallès, *Cioran malgré lui. Écrire à l'encontre de soi*, Paris, CNRS Éditions, 2011.

français lui donne conscience de l'acte d'écrire, en tant que travail : désormais critique vis-à-vis des débordements poétiques incontrôlés de son écriture roumaine, débordements qu'il juge ridicules en français, Cioran part en quête d'une prose précise, rationnelle et mesurée [...]. »<sup>29</sup>

### **AVANTAGES DE L'EXIL : LA MINI-SÉRIE DES MALAISES DE L'EXILÉ**

Suivons maintenant les réactions de cet être coincé dans ses relations avec le sentiment d'être exilé dans un idiome étranger. La quête linguistique se double d'une quête identitaire. L'essai « Avantages de l'exil »<sup>30</sup> est construit, selon un raisonnement par étapes, paradoxal souvent, en six parties ou fragments, dont chacune varie l'angle d'approche de la problématique de l'exil. Les différentes parties sont séparées graphiquement par un astérisque, ce qui assure leur autonomie et le plein sens selon le principe du « *holomer* » : chaque partie est un tout, elle est une interprétation du tout, « la partie-tout. »<sup>31</sup> En tant que « *holomer* », chacun de ses fragments gagne son individualité, sa signification et sa forme.

Un premier mini-essai, quoique rédigé sous forme impersonnelle, a une profonde résonance autobiographique. Cioran s'y questionne sur son destin, sur la perspective de renoncer au roumain et de passer au français, tout en étant conscient que le changement linguistique suppose et impose un changement identitaire : « Qui renie sa langue, pour en adopter une autre, change d'identité, voire de déceptions. »<sup>32</sup>

Le deuxième mini-essai se concentre sur le romanesque de l'être exilé, sur l'importance d'un choix générique (le roman) pour l'auteur apatride qui aspire à devenir romancier pour donner libre expression à ses « souffrances », à ses « horreurs », à son « enfer » intérieur. En sous-texte, Cioran met en discussion la possibilité de se réaliser en tant que romancier qui attend sa notoriété, en une totale solitude, dans un pays étranger et dans une langue d'emprunt.

Un troisième fragment aborde le sort du poète à l'étranger, entre les émigrés, et la possibilité de continuer de publier des poèmes dans sa langue maternelle, dans des « revues de l'émigration ». Pour Cioran, la poésie ne pourrait s'écrire que dans sa langue natale, elle est « parfaitement compatible avec un génie barbare et une langue informe. »<sup>33</sup> La littérature de l'exilé, conclut-il, s'exprime fondamentalement en prose car elle « exige un génie réfléchi et une langue cristallisée. »<sup>34</sup> Le penseur

<sup>29</sup> *Ibidem*, pp. 22–23.

<sup>30</sup> Cioran, « Avantages de l'exil », *La Tentation d'exister*, in *Œuvres, op. cit.*, pp. 302–305.

<sup>31</sup> Nous empruntons le terme « *holomer* » au philosophe roumain Constantin Noica. Il le compose à partir de deux mots grecs : « *holon* » (le tout) et « *meros* » (la partie). (Constantin Noica, *Scrisori despre logica lui Hermes (Lettres sur la logique d'Hermès)*, București, Cartea Românească, 1986, p. 31.

<sup>32</sup> Cioran, « Avantages de l'exil », *La Tentation d'exister*, in *Œuvres*, p. 302.

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 303.

<sup>34</sup> *Ibidem*.

roumain y expose déjà le parcours de l'instinct et de l'intuition vers l'artificiel et la réflexion.

Il avance dans sa démonstration d'une manière métatextuelle, en développant sa théorie du « déracinement » et du « vertige », vocables synonymes de l'exil, et en apportant quelques modèles d'exilés : « Rilke », « le mystique », « l'apatride » et « le malade ».

Une réflexion paradoxale se (re)trouve au centre du cinquième mini-essai : « le danger », souligne Cioran, de s'habituer à ce mal, de « s'établir dans l'exil, Cité du Rien, patrie à rebours, »<sup>35</sup> qui guetterait surtout le poète. La série de métaphores exprime le vivifiant enfer qui devrait habiter l'être exilé, sa source d'inspiration, son désastre transfiguré littérairement. Sans « souffrances » ni « cris », sans lyrisme apocalyptique, le poète devient un raté. Cioran lance ce qui sera un concept fondamental dans sa vision onto-po(i)étique : « l'amertume », notion qui l'obsède à l'époque de son passage du roumain au français, essence de tristesse issue des effets que le déracinement et l'aliénation produisent sur son moi et qui conduit à ces « syllogismes de l'amertume », ces pensées dépourvus d'effusions intérieures et de nostalgies venant des entrailles. L'amertume s'associe à cette sensation d'être « nulle part », sans identité, sans passé, sans origines.

*Ce changement d'être* (cet être étrangement « coïncé ») est explicité dans le dernier passage du texte, où l'exilé parle des deux perspectives qu'il a à sa disposition lorsqu'il devient « “[r]angé”, assis dans le bien-être de sa chute. »<sup>36</sup> C'est ici que Cioran évoque pour la première fois deux formes possibles de salut pour l'être en exil géographique, parmi les étrangers : « la foi et l'humour. »<sup>37</sup> Il n'y a que deux voies à tenter : lancer des prières et (ex)poser ses défaites en sarcasmes.

Analyse lucide d'un destin, cet essai compose et décompose les effets de l'exil sur l'esprit créateur sur lequel ils agissent différemment, en fonction de la propension d'un auteur vers la prose ou vers la poésie. La langue, qui constitue la source et la puissance de toute écriture, marque l'être et son identité. Le moi doit se reformuler et s'adapter linguistiquement. Tout écrivain en exil vit entre « le mal du moi et le mal du mot. »<sup>38</sup>

En partant d'une citation de Benveniste, « le langage sert à *vivre* », Meschonnic considère que « penser, c'est d'abord inventer de la pensée, et en même temps penser la relation entre le langage et le vivre. Et si on donne ce sens fort à ce qu'on appelle penser, on peut aussitôt constater qu'il est inimaginable à quel point nous vivons dans une culture qui nous habitue à ne pas penser. »<sup>39</sup> Le passage à

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 304.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 305.

<sup>37</sup> *Ibidem*.

<sup>38</sup> Voir Mihaela-Gențiana Stănișor, « Cioran, entre le mal du moi et le mal du mot », in *La Moïeutique de Cioran. L'expansion et la dissolution du moi dans l'écriture*, Paris, Classiques Garnier, 2018, pp. 15–60.

<sup>39</sup> Henri Meschonnic, *Éthique et politique du traduire*, Paris, Verdier, 2007, p. 21.

l'écriture dans une langue étrangère serait ainsi marqué par la nécessité de penser la langue, les mots de cette nouvelle langue, qui ne nous habite pas, mais que nous cherchons, par la réflexion, à habiter. Nous serions tentée de voir dans la définition que Meschonnic donne du poème une image de la création de l'exilé : « J'appelle poème la transformation d'une forme de vie par une forme de langage et la transformation d'une forme de langage par une forme de vie, toutes deux inséparablement, ou je dirais encore une invention de vie dans et par une invention de langage, ou encore un maximum d'intensité de langage. »<sup>40</sup> L'exil littéraire suppose de la part de l'exilé une (re)découverte vitale, une adaptation existentielle et une adoption langagière. L'écrivain en exil doit partir à la recherche de cette langue nouvelle, éloignée de ses effervescences organiques, à l'aide de la grammaire et des modèles d'écriture, des *magisters* de la langue et du style. C'est alors, dans cette implication spirituelle et réflexive, que se forment une autre biographie, une autre identité, un éloignement du premier lyrisme, confessionnel, et se pratique une rumination méta-po(i)étique. Dans toute œuvre d'exil, il y a un historique de l'exilé ; un parcours réflexif qui s'infiltré dans l'expression *choisie*, travaillée de l'extérieur ; cette écriture dans une langue autre que la sienne ressemble à la traduction, surtout par l'aspect de l'altérité. Aussi bien l'exilé (l'acquis) que le traducteur sont autres que l'inné ou l'auteur originel. Cioran aurait pu s'autotraduire d'une langue à l'autre, cultiver le bilinguisme. Mais il préfère s'exiler de la manière la plus drastique, la plus catégorique : rompre tous les liens avec le roumain, refuser de le parler, capituler totalement devant le français pour arriver à le vivre. Il réussit ainsi à se construire une identité livresque, à devenir l'exilé parfait, pas seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps. Dans cette nouvelle habitation qu'est l'idiome français, Cioran se laisse gagner par l'amertume. C'est le sentiment radical de l'exilé qui mène à une forme d'épiphanie (sur le plan existentiel) et d'épigraphe (sur le plan scriptural) ou, pour reprendre le mot de Louis Marin, d'« autothanatographie. »<sup>41</sup> Le français – langue étrangère – l'oblige à une longue et profonde méditation linguistique, à l'exigence de penser et repenser toute affirmation pour qu'elle soit non seulement correcte mais *distante* par rapport à l'effusion lyrique qu'il avait suivie et cultivée dans sa langue maternelle. Le moi de la langue maternelle devient un moi abyssal, plongé dans le sentiment de l'exil continu. Comme toute traduction obéit à une théorie de la traduction, toute écriture exilatoire est redevable d'une théorie de l'exil. C'est d'ailleurs en ce double reflet qu'il faut lire cet essai de la *Tentation*. Sa valeur de texte transitif ne serait jamais complète sans les nuances d'une poétique générique, partant de sa propre expérience d'exilé et d'une séparation poésie-prose. On pourrait aussi évoquer ici la poétique mallarméenne qui se construit sur l'antithèse entre *nommer* et *suggérer*. Cioran, indubitablement, arrive, grâce au français, à maîtriser l'art de la suggestion. Mais ce n'est pas seulement grâce au français mais aussi grâce au sentiment de l'exil,

<sup>40</sup> *Ibidem*, pp. 26–27.

<sup>41</sup> Louis Marin, *L'Écriture de soi*, Paris, PUF, 1999, p. 4.

toujours plus fort, accaparant. Ses facettes, parfois à peine saisissables, qui imposent une poétique/poïétique de l'ambiguïté et de la contradiction, marquent la pendulation entre une identité textuelle, créée, et une altérité vécue en tant qu'étranger. Il s'agit de ce processus de « dépersonnalisation et exil du *Je*. »<sup>42</sup> « L'alchimie n'est pas que celle du verbe, mais de la personne [...], »<sup>43</sup> la poétique de Cioran pouvant être vue comme « une poétique de la séparation de soi, »<sup>44</sup> également si caractéristique de Rimbaud. On pourrait à cet égard parler d'une *déracination identitaire*, de l'exercice de s'éloigner de toute racine pour embrasser « la langue comme habitat. »<sup>45</sup> Dans cette tentative, le fragmentaire est d'une grande aide. Il exprime une « poétique à l'écoute de l'être dans l'instant. »<sup>46</sup>

Par conséquent, la quête linguistique de Cioran et le métier d'écrivain de langue française se nourrissent de ce que nous appelons une *déracination scripturale*. Cette déracination se manifeste par le désir de rompre tout lien avec la langue maternelle et l'espace mental d'origine. Cioran aspire à devenir un autre dans une autre langue. La scripturalité devient sa manière d'exister autrement. Ce sont les ressorts linguistiques qui font ressortir les élans ontologiques. Celui qui crée dans une langue étrangère tout en refusant de continuer à s'exprimer dans sa langue d'origine donne libre voix/voie à un *être en fabrication*. Il lui faut beaucoup d'énergie pour mettre en (dé)route un tel être : « L'être est un texte biffé, et je n'ai plus la force de le récrire. »<sup>47</sup> Mais il a la force et l'élan, continuellement renouvelés, d'un imaginaire à construire. Dans son étude, Gloria Branca évoque trois types d'écriture : migrante, bilingue et de l'exil : « Si l'exil est souvent utilisé comme une métaphore de la traduction, dans le cas de la littérature migrante, le traducteur doit se confronter à une identité plurielle par rapport à laquelle le choix de la langue d'écriture implique un profond questionnement. [...] Le parcours exilique équivaut à la perte du lieu d'énonciation des œuvres et le moment du départ correspond à “un triple choc : identitaire, énonciatif et linguistique.” »<sup>48</sup> En analysant la traduction en italien de Cioran, réalisée par Mario Andrea Rigoni, ami du philosophe roumain, Branca parle d'« une langue exilée », centrée sur une pratique scripturale du fragment qui s'édifie sur un triple écartèlement, saisi et exploré par Sylvie Jaudeau<sup>49</sup> : linguistique, existentiel et métaphysique. »<sup>50</sup> Comme

<sup>42</sup> Stéphane Cermakian, *Poétique de l'exil. Friedrich Hölderlin, Arthur Rimbaud et Nigoghos Sarafian*, p. 187.

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 214.

<sup>44</sup> *Ibidem*, p. 215.

<sup>45</sup> *Ibidem*, p. 238.

<sup>46</sup> Pierre Garrigues, *Poétiques du fragment*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 260.

<sup>47</sup> Cioran, *Cahiers*, p. 24.

<sup>48</sup> Gloria Branca, « Traduire l'exil de la langue : Cioran et les imaginaires migrants face à la traduction », *Itinéraires* [Online], 2018-2 et 3 | 2019, Online since 20 February 2019, connection on 06 January 2023. URL: <http://journals.openedition.org/itineraires/4767>; DOI: <https://doi.org/10.4000/itineraires.4767>. (Consulté le 06/01/2023.)

<sup>49</sup> L'auteur de l'article cite Sylvie Jaudeau, *Cioran ou le Dernier Homme*, Paris, Corti, 1990, pp. 27–28.

nous l'avons déjà dit, Cioran est le parfait étranger. S'il s'exile dans le français, c'est pour y vivre une sorte de plénitude que l'imaginaire migrant ne peut lui offrir. Nous considérons que, plutôt que de chercher l'accord et l'unité avec le monde qu'il fréquente, le parisien, Cioran reste ancré dans un *imaginaire de la défiguration*. Il efface systématiquement son moi dans le mot, il fait figurer les facettes d'un « je » volontairement suspendu et ambigu : « Dans ses *Cahiers*, comme partout ailleurs, mais là c'est plus saisissant, car, en principe, on se serait attendu à glisser un œil derrière le masque, le philosophe y multiplie les *je* et s'exile dans ces diverses hypostases. Cioran est un sujet grammatical, il n'est pas un sujet ontologique. Ou, en tout cas, pas dans l'acception coutumière. »<sup>51</sup>

L'exil serait donc un trait ontologique essentiel. Nous sommes tous des exilés dans le temps. Quant à l'étymologie du terme « exil », « certains le rattachent à “*ex-solum*” (soit un “arrachement au sol”), d'autres, moins nombreux, à “*ex-salire*” (soit “l'acte de bondir à l'extérieur”) –, son préfixe “*ex-*” reste l'élément prépondérant, manifestant l'idée d'un arrachement imposé (ou parfois volontaire mais inévitable), l'idée d'une expulsion. Ainsi l'exil est avant tout une rupture avec le pays natal, liée à un retour conçu comme impossible. »<sup>52</sup> ; « Et si l'exil – au sens spatial du terme –, ne frappe pas tous les hommes, nous avons tous en partage l'expérience d'un exil lié à notre condition temporelle. Chassés de la matrice maternelle, nous sommes par la suite, tout au long de notre vie, de façon irréversible et continue, chassés de notre présent, et notamment de notre enfance, qu'on regrette ensuite tel un paradis perdu, “un vert paradis des amours enfantines.” »<sup>53</sup> C'est ce que déplore Cioran, la sortie de l'enfance, le départ de son village natal perçu comme le paradis terrestre, la chute dans le temps et du temps, dans une atemporalité monotone. Le Cioran de *Schimbarea la fațã a României* était l'homme de son temps, de sa nation, de son pays qu'il voulait voir s'élever au niveau des grands pays occidentaux. Le Cioran de Paris est l'homme en dehors du temps, celui qui essaie de faire le vide autour de lui et en lui, en réponse à la rupture totale (nationale, spatiale et langagière) qu'il s'est imposée. Un penseur qui apprend à exprimer doucement ses malheurs, dans une langue qui lui refuse les excès lyriques et les élucubrations humorales. Cioran ne semble pas avoir vécu l'antagonisme, ce *entre* qui définit la structure intérieure de tout exilé : « L'exil constitue pour le sujet un conflit déchirant, dans la mesure où, écartelé entre le pays qu'il a quitté, et le pays qu'il aborde, il est pris entre deux émotions, deux angoisses, deux désirs. Dans le chagrin de la séparation, l'exilé prend conscience du monde quitté. Le pays natal, dans tous ses aspects, des aspects les plus matériels et sensibles (les paysages, les odeurs, les

<sup>50</sup> Gloria Branca, « Traduire l'exil de la langue : Cioran et les imaginaires migrants face à la traduction », art. cité.

<sup>51</sup> Mihaela-Gențiana Stănișor, « Entretien avec Simona Modreanu », in *ALKEMIE. Revue semestrielle de littérature et philosophie. L'image*, n° 30, Paris, Classiques Garnier, 2022, p. 249.

<sup>52</sup> Danièle Sabbah (dir), *Écritures de l'exil*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2009, p. 7–15. Consulté en ligne à l'adresse : <https://books.openedition.org/pub/39892#text> (Consulté le 06/01/2023).

<sup>53</sup> *Ibidem*.

saveurs, les bruits, les accents) aux aspects les plus affectifs et symboliques (la famille, la culture, la langue, laissées en arrière), le pays natal, donc, est alors vécu dans la souffrance du manque. La langue maternelle, le retour impossible, l'origine perdue : tels sont quelques-uns parmi les thèmes qui hantent l'exilé. »<sup>54</sup> *Se prospecter et se projeter* sont les deux actions qui occupent son esprit. Le regard lucide, dirigé vers l'avenir, mène à un éloignement progressif du passé. En ce sens, nous pouvons parler chez Cioran d'un exil dans l'écriture, défini comme « l'exil alors fonctionnant non plus comme une thématique explicitement développée, mais comme une force obscure à l'œuvre dans l'écriture ; l'écriture de l'exil serait le lieu où s'exerce, se joue, prend forme, le déchirement identitaire, »<sup>55</sup> dans la mesure où cette écriture condense un fondement identitaire métaphysique, *l'exil d'être* tout court. Comme c'est le cas chez James Joyce, l'exil est pour Cioran, « le cauchemar de l'Histoire » ; pour lui qui, durant sa jeunesse roumaine, avait cru à l'histoire, à la possibilité de la changer. Il regrettera par la suite tous ses emballements dépourvus de sens, en parcourant le chemin de l'oubli et de la perte de soi. Comme affirme Josef, le personnage du roman de Milan Kundera, c'est « Du vraisemblable plaqué sur de l'oublié, »<sup>56</sup> expression qui rappelle les mots de Bergson : « du mécanique plaqué sur du vivant. »<sup>57</sup> L'émigré se montre incapable de retrouver son pays et les siens dont il se détache pour se forger une nouvelle et autre identité.

### **PEUT-ON PARLER CHEZ CIORAN D'UNE RÉÉCRITURE EN LANGUE ÉTRANGÈRE ?**

Il y a plusieurs chercheurs et critiques littéraires qui seraient d'avis que Cioran reprend dans son œuvre française les thèmes et les obsessions de ses livres roumains. Le noyau thématique est déjà bien clair et bien fixé depuis son premier livre roumain, *Sur les cimes du désespoir* (1934). Mais ce n'est que la façon de traiter ce noyau qui compte, l'angle d'approche et le choix des mots et de l'expression. À cet égard, Cioran change radicalement. Le lyrisme et le volcanisme cèdent progressivement la place au scepticisme et à l'ironie. Le débaillement linguistique est remplacé par le rigoureux fragmentiste, et la lamentation par la condensation. Nous ne pouvons donc pas parler d'une réécriture, il s'agit plutôt d'une renaissance de et par l'écriture ; une renaissance produite par le tempérament d'une langue qui impose la maîtrise et l'appropriation du possesseur.

Cioran n'alterne pas les langues roumaine et française. Son choix du français est brusque, brutal, définitif. En un certain sens, nous pouvons considérer que son écriture ressemble à celle de Norman Manea, étant « sa forme d'ascèse ou de défi

<sup>54</sup> *Ibidem.*

<sup>55</sup> *Ibidem.*

<sup>56</sup> Milan Kundera, *L'Ignorance*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2006, p. 145.

<sup>57</sup> Henri Bergson, *Le Rire*, Paris, PUF, 1964, p. 29.

qui consiste à se débarrasser du “je” et de ses oripeaux pour projeter une lumière diffuse sur un “moi” renonçant à se mettre en avant, doutant de sa légitimité, s'excluant. »<sup>58</sup> Nous parlerions plutôt chez Cioran de monolinguisme, et de « Se dire sans s'acculturer ni s'aliéner », de ce « passage d'une langue à une autre [qui] équivaut à celui d'une vision du monde à une autre. Les langues ne sont pas des lexiques qu'il serait loisible de substituer les uns aux autres. »<sup>59</sup> Jean-Michel Devésa évoque à cet égard une « poétique de la fissure » ainsi que la démarche de « rendre l'éprouvante trajectoire de celles ou de ceux qui, en s'exilant, ont généralement à s'approprier une autre langue que celle qu'ils tiennent de leurs parents, ce qui les confronte à une double tension, laquelle les traverse dans leur parole et leur chair, puisqu'ils ont à trouver les voies et moyens de s'intégrer sans s'acculturer ni s'aliéner. »<sup>60</sup> On peut sans doute trouver chez Cioran une « écriture translingue de soi » selon les mots d'Alain Ausoni<sup>61</sup> qui suppose avoir dépassé sa langue maternelle, en plaçant son soi au centre de la langue. Ce que Cioran a réalisé est une transposition plutôt qu'une traduction. Le mot transposition s'éloigne de toute « position », de toute fixité qui répugnait à Cioran, imposant l'action de se placer au-delà de tout, dans un non-lieu spatial et temporel. D'ailleurs, le mot « exil » se fonde sur le préfixe « ex » qui vient du latin et signifie « hors de ». Il marque l'idée de « sortie » d'« absence », de « manque ». L'exil signifie être l'apatride métaphysique. L'écriture exilatoire cioranienne serait, selon nous, une présence intermittente d'*être* et de *ne pas être* dans le but d'instaurer une existence linguistique qui efface l'existence biographique : « La profondeur de la *Heimat*, du pays, de la petite patrie, du village, de la maison ne se découvre donc jamais simplement même s'ils sont immédiats. Peut-être apparaissent-ils plus justement lorsqu'ils manquent – comme pour les voyageurs de Novalis – et que l'on éprouve la *Heimweh*, la nostalgie, parce que l'on se trouve dans la détresse, dans la misère, *Elend, ali-lenti*, dans l'autre pays, à l'étranger, aliéné. »<sup>62</sup> La *Heimweh*, la nostalgie du village natal et des parents, par exemple, ne provient pas tellement de la vie loin de la patrie que de la chute dans le temps, le passage du temps, l'aspiration à l'éternel hors-temps et la tranquillité d'un au-delà linguistique thérapeutique : « La nostalgie – baume et poison de mes jours. Je me dissous littéralement dans l'ailleurs. Dieu sait après quel paradis je soupire. Il y a en moi la mélodie, le rythme de l'*Exclu*, et je passe mon temps à fredonner mon désarroi et mon exil ici-bas. »<sup>63</sup>

<sup>58</sup> Isabelle Grell-Borgomano, « Introduction : interroger l'écriture translingue de soi », in Isabelle Grell-Borgomano, Jean-Michel Devésa (dir.), *L'Écriture du je dans la langue de l'exil*, Louvain-la-Neuve, EME Éditions, coll. « Proximités Littérature », 2019, p. 8.

<sup>59</sup> Jean-Michel Devésa, « Se dire sans s'acculturer ni s'aliéner », in Isabelle Grell-Borgomano, Jean-Michel Devésa (dir.), *L'Écriture du je dans la langue de l'exil*, p. 14.

<sup>60</sup> *Ibidem*, p. 15.

<sup>61</sup> Cf. Alain Ausoni, *Mémoires d'outre-langue, l'écriture translingue de soi*, Genève, Slatkine Érudition, 2018.

<sup>62</sup> Rémi Soulié, *Racination*, p. 173.

<sup>63</sup> Cioran, *Cahiers*, p. 86.

## CONCLUSION

L'exilé est un « exclu » (par les autres) qui s'exclut (lui-même). L'essai « Avantages de l'exil » est une méditation sur le sort du philosophe en exil qui voudrait se faire un nom dans une autre culture et littérature que les siennes. Rédigé sous forme impersonnelle (même si on comprend bien que Cioran parle de lui-même, de sa condition d'exilé) pour un impact plus large et une théorisation plus poussée, le texte propose une perspective tragique de « l'exilé », du « déraciné », de celui qui « abdique, se retire et s'efface, résigné à ses misères, à sa condition de déchet, »<sup>64</sup> « héroïquement traître, » et qui « rompt avec ses souvenirs et, jusqu'à un certain point, avec lui-même. »<sup>65</sup> Tout comme le traducteur, l'exilé est un « traître », mot fort, qui exprime certainement l'éloignement de soi, l'arrachement au monde, le renoncement à ses origines, l'abolition d'une réalité passée en vue de la fabrication d'une autre : « Je ne suis pas un exilé mais un *expatrié*, »<sup>66</sup> mais, ajoutons-nous, un *expatrié* qui n'a pas été *expatrié*, qui s'est *expatrié* lui-même.

Dans les termes de Cioran, l'auteur exilé demeure « "rangé", assis dans le bien-être de sa chute. »<sup>67</sup> À Cioran, en exil continu, dès sa naissance, le français offre la chance de se mortifier en pratiquant l'« écriture du mourir sans pouvoir mourir, c'est-à-dire écriture qui ne détruit pas tel ou tel objet, mais en se détruisant (sans y arriver), détruit le sujet. »<sup>68</sup> L'annihilation identitaire – la (dé)négaration de soi – est une première conséquence de la mutation du moi dans une autre langue, dans l'intemporalité et dans la vacuité de l'écriture fragmentaire.

Au lieu de se remémorer ce qu'il a quitté, Cioran plonge dans une sorte de quête passionnée d'un nouveau monde linguistique : il préfère au balancement (qui devient vite une nostalgie) le remplacement, ou bien le déplacement aussi bien identitaire que langagier dans le français, langue du civilisé, culturelle et spirituelle. Langue du *poli*.

<sup>64</sup> Cioran, « Avantages de l'exil », in *Œuvres*, p. 302.

<sup>65</sup> *Ibidem*.

<sup>66</sup> Cioran, *Cahiers*, p. 919.

<sup>67</sup> Cioran, « Avantages de l'exil », in *Œuvres*, p. 305.

<sup>68</sup> Pierre Garrigues, *Poétiques du fragment*, p. 185.